

FRANCE

« Il a fallu négocier serré pour pouvoir tourner dans les usines »

Marcel Trillat revient sur la genèse de Femmes précaires et sur la démarche qui l'anime : faire du bien à ceux qu'il filme.

Femmes précaires constitue le dernier volet d'une trilogie commencée avec 300 jours de colère et les Prolos. Comment avez-vous choisi ce sujet ?

Marcel Trillat. À l'issue des deux premiers films, nous nous sommes aperçus que nous n'avions pas suffisamment traité les problèmes particuliers des femmes. Elles sont souvent rejetées dans une sorte de « zone aveugle » : les « en dessous » des services, une place significative de l'émiettement du travail et de l'individualisation des destins prolétaires. Nous avons donc cherché à montrer différents aspects de la précarité des femmes au travail, mais pas à en donner une vision exhaustive. Il y a aujourd'hui en France 6 millions et demi d'ouvriers et 7 millions d'employés et autant d'histoires individuelles. Le cahier des charges de la trilogie était de filmer les prolétaires au travail, mais il était pour nous impératif de ne jamais parler du travail sans le voir. Il a fallu souvent négocier serré pour pouvoir tourner dans les usines. Et quand les portes ne nous ont pas été ouvertes, nous sommes entrés par la fenêtre.

Dans tous vos films, vous laissez dans la mesure du possible la parole aux « responsables » des travailleurs que vous filmez. Quel rôle jouent-ils à vos yeux ?

Marcel Trillat. Les directeurs sont aussi des cadres soumis à une hiérarchie. Il n'y a pas que des salopards, loin s'en faut. Ce sont surtout des hommes pris dans leurs contradictions. Dans Femmes précaires, on jette ainsi un regard ambigu sur les patrons d'Agnès : ce sont de braves types qui ont une réelle amitié pour elle, mais ils ne la payent pas plus car ils se sentent coincés. Ils ne veulent pas sortir du cadre, payer plus que le « marché » ne leur dicte. Les rapports sociaux dans les petites unités sont ainsi bien plus complexes qu'on ne le croit généralement. D'ailleurs, la crise sociale ne touche pas que les prolos, les cadres aussi commencent à se sentir mal.

Pourquoi tenez-vous tant à prendre le contre-pied de la façon dont les médias montrent la pauvreté ?

Marcel Trillat. J'essaie de tourner les choses pour faire du bien à ceux que je filme. À rebours de beaucoup d'émissions actuelles, leur intimité est respectée et tout est fait pour qu'ils se sentent valorisés. Je leur donne toute possibilité de s'exprimer et, notamment, de dire qu'ils aiment ce qu'ils font, comme Lydie, dans les 300 jours, qui prononce cette phrase stupéfiante : « L'usine, c'est mon évasion. »

Ensuite, j'ai aussi voulu répondre à la vision rituelle de la pauvreté qu'on nous présente dans les médias : une voie qui mènerait nécessairement à la violence. Au passage, c'est une manière de l'évacuer, de justifier a posteriori qu'on traite les pauvres comme ça. Dans la réalité, la plupart se battent pour ne pas couler. C'est une majorité silencieuse qui n'existe pas dans les médias. Et pourtant, ils existent : même quand leur usine ferme, ils continuent de survivre. Pour résumer, ma démarche consiste à faire accéder les gens que je filme au statut de personnages : à montrer qu'ils ont des choses à dire, des sentiments complexes, et

méritent largement qu'on s'y intéresse.

Pouvez-vous nous donner des précisions sur la diffusion de Femmes précaires ?

Marcel Trillat. Sa diffusion sur France 2 n'est pas encore programmée, mais il devrait passer au printemps à une heure convenable. Mais d'ores et déjà, près de 350 programmations ponctuelles sont déjà programmées partout en France. Plus généralement, cela illustre à mes yeux une espèce de fringale de soirées où on regarde un film et on refait le monde. Cette manière de résister à l'amenuisement de la vie collective conduit à ressortir des films tournés il y a vingt-cinq ans, notamment à l'occasion de petits festivals. Tout cela donne en quelque sorte une seconde vie à ces films.

Entretien réalisé par I. M.